



HAL
open science

La fondation d'une terre ancestrale dans le Sud betsileo (Madagascar): Dilemme, transformation, rupture.

Denis Regnier

► **To cite this version:**

Denis Regnier. La fondation d'une terre ancestrale dans le Sud betsileo (Madagascar): Dilemme, transformation, rupture.. 2017. hal-01519512

HAL Id: hal-01519512

<https://hal.science/hal-01519512>

Preprint submitted on 8 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA FONDATION D'UNE NOUVELLE TERRE ANCESTRALE DANS LE SUD BETSILEO (MADAGASCAR) : DILEMME, TRANSFORMATION, RUPTURE

Denis REGNIER *

Résumé

Cet article propose une brève analyse du processus qui mène à la fondation d'une nouvelle terre ancestrale (*tanindrazana*) chez les Betsileo de Madagascar. Il montre qu'une telle fondation implique toujours un dilemme moral, ainsi qu'une transformation importante des relations sociales du groupe fondateur avec les membres de la famille restés sur les *tanindrazana* d'origine. Le processus de transformation progressive de ces relations s'achève par une rupture assez radicale, matérialisée par la construction d'une nouvelle tombe pour les fondateurs et leurs descendants, tandis qu'une cérémonie de transfert d'ancêtres vers la nouvelle tombe parachève cette rupture de façon rituelle.

Mots clés : Madagascar, Betsileo, fondation, dilemme moral, ancêtres, terre ancestrale, tombe ancestrale, cérémonie funéraire.

Abstract

This article proposes a brief analysis of the process leading to the foundation of a new ancestral land (tanindrazana) among the Betsileo of Madagascar. It shows that such a foundation always implies a moral dilemma and an important transformation of the founding group's social relations with their kinsmen who have stayed on the original tanindrazana. The process of transformation of these relations ends up in a quite radical break materialized by the construction of a new tomb for the founders and their descendants. A ceremonial transfer of ancestors to the new tomb ritually completes the break.

Keywords: Madagascar, Betsileo, foundation, moral dilemma, ancestors, ancestral land, ancestral tomb, funerary ceremony.

INTRODUCTION

Mon intention est ici d'analyser une modalité de fondation observée en pays betsileo, dans le sud des hautes terres de Madagascar, où je mène des recherches depuis 2008¹. La question qui m'intéresse est la suivante : que signifie fonder une nouvelle terre ancestrale (*tanindrazana*) pour les Betsileo, et comment le dilemme moral inhérent à ce processus, que je qualifierai de paradoxal, est-il résolu ?

Pour les paysans betsileo, le mot *tanindrazana* évoque avant tout un hameau et des rizières fondés par un couple d'ancêtres. Idéalement, le hameau a été érigé en surplomb des rizières, qui peuvent être en terrasse (*kipaha*) ou occuper le fond humide de la vallée (*farihy*). Dans le hameau, qui s'est développé avec le temps parce que les fondateurs ont eu des descendants, la « maison des ancêtres » (*tranondrazana*), c'est-à-dire la maison construite par le couple, occupe une place centrale, car c'est là que les principaux rituels domestiques du groupe

* Fonds de la recherche scientifique (F.R.S.-FNRS) & Université libre de Bruxelles [dregnier@ulb.ac.be].

¹ Les recherches de terrain sur lesquelles se base cet article ont été effectuées en majeure partie dans une région rurale et montagneuse au sud de la ville d'Ambalavao (Haute-Matsiatra) de 2008 à 2010. Dans la thèse de doctorat qui en a résulté (REGNIER 2012), ainsi que dans des travaux ultérieurs qui traitent de la question sensible de l'esclavage, j'ai donné à cette région le nom fictif de Beparasy pour protéger l'anonymat de ses habitants.

familial ont continué d'avoir lieu longtemps après la mort des fondateurs². Une importance symbolique presque égale est accordée à l'enclos à zébus (*vala*) construit par le couple³. *Last but not least*, le groupe local dispose aussi d'une tombe ancestrale (*fasandrazana*), qui a été construite soit par le couple fondateur soit par ses descendants, et où, idéalement, les fondateurs constituent les « grands ancêtres » (*razambe*) : les ancêtres apicaux de la tombe⁴. Le mot *tanindrazana* évoque donc, pour les Betsileo, ce complexe de rizières, hameau, maison, enclos à zébus et tombe dont la fondation est attribuée à un couple d'ancêtres.

Les Betsileo sont organisés en groupes de descendance bilatéraux, ce qui signifie notamment qu'un individu appartient aussi bien au groupe de sa mère qu'à celui de son père. En conséquence, chaque personne peut être affiliée à un certain nombre de terres ancestrales – les *tanindrazana* où ont vécu ses parents, grands-parents, arrière-grands-parents, etc. – avec lesquelles elle a plus ou moins de proximité. Dans certains cas, les terres ancestrales auxquelles se rattache une personne sont situées dans différentes régions du pays betsileo⁵. Dans d'autres, au contraire, l'extension géographique des *tanindrazana* est très réduite parce que les générations précédentes se sont mariées dans un périmètre restreint. Les terres ancestrales d'un individu peuvent alors se limiter à une poignée de petits villages éloignés seulement de quelques kilomètres.

Lorsqu'ils doivent choisir un lieu de résidence, les Betsileo considèrent très souvent les différentes possibilités offertes par leurs appartenances à des groupes de descendance et partant, à des terres ancestrales⁶. Ils peuvent ainsi déplacer leur résidence d'une terre ancestrale à une autre, en fonction des histoires familiales (par exemple, s'ils ont des affinités particulières avec un membre de la famille) et des opportunités qui se présentent à eux (par exemple, s'il y a une possibilité de cultiver une terre ou de trouver du travail). Ces migrations, très fréquentes, n'impliquent aucune fondation : les personnes changeant de résidence s'inscrivent simplement dans la continuité historique des fondations antérieures effectuées par leurs « grands ancêtres » (*razambe*).

Il en va tout autrement lorsque des paysans betsileo migrent vers des territoires où ils n'ont pas de *tanindrazana*, afin d'y cultiver de nouvelles terres et s'y établir. C'est précisément dans ce cas que la question de la fondation se pose, car si ces individus veulent s'installer durablement, ils deviennent, qu'ils le veuillent ou non, les potentiels fondateurs d'une *tanindrazana* pour leurs descendants.

² Cette maison est parfois en piteux état et située à l'écart du centre actuel lorsque le village s'est agrandi dans une direction, et non circulairement autour de la maison des fondateurs. La décrépitude et la relégation aux marges du village n'empêchent pourtant pas que la maison ancestrale garde une priorité rituelle extrêmement importante. On peut rapprocher ceci du cas des vieillards parfois grabataires qui continuent néanmoins d'être les détenteurs incontestés de l'autorité rituelle (BLOCH 2008). Pour un exemple de rituel domestique betsileo, voir REGNIER 2014a.

³ L'importance du *vala* dans la culture betsileo se manifeste notamment par l'usage omniprésent du terme pour désigner des hameaux, des villages ou même des villes. Par exemple : Ambalavao (« Au nouvel enclos »), Ambalabe (« Au grand enclos »), Ambalaso (« Au bel enclos »), etc. Sur le *vala* betsileo, voir en particulier DUBOIS 1938 et RAHERISOANJATO 1988. Certains rituels betsileo soulignent clairement l'analogie entre la fertilité du groupe de descendance et celle du troupeau de zébus (REGNIER 2016).

⁴ Voir REGNIER 2015. Un ancêtre apical est le plus haut ancêtre commun d'un groupe.

⁵ Les limites approximatives du pays betsileo sont habituellement considérées comme étant les suivantes : la rivière Mania au nord, le corridor forestier à l'est et le massif montagneux de l'Andringitra au sud. Les limites dans le grand ouest, où de vastes plaines peu peuplées succèdent aux montagnes du centre, sont moins évidentes. Il est important de noter qu'avant sa conquête et unification par le roi merina Radama I^{er} au début du XIX^e siècle, le pays betsileo était divisé en plusieurs royaumes, ce qui explique en partie les différences culturelles que l'on peut encore observer d'une région à l'autre (DUBOIS 1938 ; KOTTAK 1980 ; REGNIER 2012, p. 48-49).

⁶ Après un mariage, la résidence est le plus souvent viripatrilocale, c'est-à-dire que dans la majorité des cas le couple s'installe dans le village du père de l'époux (KOTTAK 1980). Il n'y a cependant aucune obligation à cela et le couple marié demeure libre de s'installer où bon lui semble.

DILEMME

Pour les Betsileo, l'idée de fonder une nouvelle terre ancestrale est en soi paradoxale. En effet, si toute fondation est réputée avoir eu lieu dans le passé parce qu'elle est toujours le fait d'ancêtres, il est très difficile d'imaginer de fonder au présent et d'agir comme un ancêtre de son vivant. Il y a ici une véritable difficulté à initier, à commencer, à fonder. En pratique, l'impulsion initiale vient souvent de jeunes gens qui tentent leur chance loin de chez eux. Lorsque leur installation sur de nouvelles terres s'inscrit dans la durée⁷, ces individus sont confrontés à un véritable dilemme d'ordre moral, car ils sont partagés entre l'obligation morale de rester solidaires du groupe et de respecter l'autorité des membres seniors, et la volonté de s'en affranchir pour établir leur propre autorité sur leurs descendants dans leur nouveau lieu de vie.

D'un côté, puisqu'ils sont des individus encore jeunes, ils ne peuvent pas couper les liens avec leurs groupes de descendance et les *tanindrazana* où habitent encore leurs aînés. Ils ne cessent donc de faire des aller-retour fréquents entre leur nouveau lieu de résidence et les *tanindrazana* où ils ont leurs attaches les plus fortes. Malgré la distance, ils continuent de participer aux cérémonies rituelles et d'aider leurs proches dans les travaux agricoles⁸.

D'un autre côté, à mesure que leur enracinement sur de nouvelles terres se confirme, qu'ils rencontrent un certain succès avec leurs activités agricoles et qu'ils avancent en âge, ces individus vont désirer acquérir une certaine autonomie et devenir indépendants vis-à-vis des groupes restés sur les *tanindrazana*. Ils veulent notamment s'affranchir progressivement des obligations de présence aux cérémonies et de participation aux travaux agricoles. Mais ils veulent surtout, à mesure qu'ils ont des enfants et avancent en âge, devenir des *raiamandreny* (des « pères et mères », c'est-à-dire des parents, mais aussi des notables) dont la voix va compter, plutôt que rester des membres *de facto* mineurs au sein de leurs groupes locaux d'origine⁹. En effet, étant donné leur éloignement géographique, il leur sera difficile d'acquérir une autorité comparable à celle des membres de la famille qui sont restés sur les *tanindrazana*, et ce même lorsqu'ils deviendront les individus les plus seniors du groupe, parce qu'à cause de la distance bon nombre de décisions importantes devront être prises sans que l'on puisse leur demander leur avis.

Un exemple observé à Beparasy, dans le Sud betsileo, peut illustrer le genre de situation qui mène à vouloir s'affranchir des *tanindrazana*. Il concerne le cas de trois frères, eux-mêmes issus d'une fratrie plus large, qui ont essaimé dans une région située à deux jours de marche à travers les montagnes. L'aîné des trois frères y a d'abord trouvé un travail salarié saisonnier quand il avait une vingtaine d'années. Estimant que cette région, où les pâturages sont plus vastes et plus nombreux qu'à Beparasy, était propice à l'élevage de zébus, il s'y est installé avec son épouse. Il y a acheté des rizières et élevé des zébus. Quelques années plus

⁷ Il faut faire ici une distinction entre le cas (très fréquent) de ceux qui se déplacent temporairement pour « chercher un salaire » (*mitady karama*), mais qui n'ont pas l'intention de s'installer loin de leur *tanindrazana*, et celui des individus qui se déplacent avec l'intention de trouver de nouvelles terres (libres, à louer ou à acheter) pour les cultiver et s'y installer dans la durée.

⁸ La vie cérémonielle des Betsileo est particulièrement intense pendant plusieurs mois de l'année, surtout durant ceux qui suivent immédiatement les récoltes du riz (KOTTAK 1980). La riziculture requiert également une main d'œuvre importante à certains moments, en particulier lors des labours, du repiquage et de la récolte.

⁹ Devenir un *raiamandreny* dont l'autorité est respectée au sein du groupe familial et plus généralement dans la société (*fiaramonina*) est un des principaux idéaux culturels betsileo (REGNIER 2016). Devenir le fondateur d'une nouvelle *tanindrazana* est un idéal encore plus désirable, quoique beaucoup plus difficile à atteindre. Il est intéressant de noter ici l'argument de l'archéologue Peter Bellwood, selon qui une « idéologie de fondateur » (*founder ideology*) serait caractéristique des sociétés du monde austronésien, dont fait partie Madagascar (BELLWOOD 1996).

tard, deux de ses frères cadets l'ont rejoint. D'abord temporairement, pour aider l'aîné dans les tâches agricoles. Puis eux aussi, ils s'y sont installés durablement, se mariant avec des filles de la région et y construisant chacun une maison à côté de celle de leur aîné.

Cette situation ressemble à celle que j'ai décrite dans l'introduction. Les trois frères venus de Beparasy ont fondé un hameau près de leurs rizières, ainsi qu'un enclos pour leurs zébus : un groupe de descendance local, issu des trois couples fondateurs, semble être en formation¹⁰. Pourtant, il est très probable que les trois frères ne parlent pas encore de leur village comme de leur *tanindrazana*. Pourquoi ? Parce que le critère qui importe, à ce stade, est ce qu'ils font de leurs morts : les enterrent-ils chez eux, sur leurs nouvelles terres, ou les rapatrient-ils dans la tombe de leur *tanindrazana* d'origine à Beparasy¹¹ ?

TRANSFORMATION ET RUPTURE

À l'époque où j'ai entendu leur histoire, les trois frères continuaient manifestement de penser que leurs morts devaient être enterrés dans la tombe ancestrale située près du village de leur père à Beparasy. Peu de temps avant, en effet, deux de leurs enfants prématurément décédés avaient été ramenés au village pour y être enterrés. Pourtant, j'ai aussi appris d'un membre de la fratrie resté à Beparasy que cette situation n'allait sans doute plus durer très longtemps. Les trois frères avaient en effet commencé à parler aux anciens de la famille et à leur expliquer qu'ils aimeraient bientôt enterrer leurs morts chez eux, sur leurs nouvelles terres. Dans le contexte betsileo, une telle annonce prudente – et émise longtemps en avance, car les choses ne pourront pas se faire brusquement – d'une rupture du lien avec la tombe ancestrale constitue le tout début d'un changement important. La rupture annoncée d'un lien supposé indéfectible passe par une transformation progressive, mais hautement significative, des rapports sociaux avec la *tanindrazana* concernée et les membres de la famille qui y résident.

Ce changement d'attitude des trois frères, qui consiste à vouloir enterrer soi-même ses propres morts pour les garder auprès de soi, est crucial dans le processus de fondation d'une nouvelle *tanindrazana*. Encore faut-il distinguer ce cas des autres situations où les défunts ne sont pas rapatriés vers leur *tanindrazana*. Les raisons varient, mais le plus souvent la solution de l'enterrement sur le lieu du décès est choisie à cause du manque de moyens matériels pour rapatrier le corps dans les meilleurs délais et organiser des funérailles dont la famille n'aura pas à rougir. Les funérailles betsileo impliquent en effet d'importantes dépenses. Pour nourrir les nombreux hôtes pendant plusieurs jours, il faut sacrifier des zébus, acheter du rhum en grande quantité et puiser dans les réserves de riz du groupe. Lorsque les membres de la famille estiment ne pas avoir les moyens de rapatrier le corps et d'organiser des funérailles, ils peuvent alors décider d'enterrer le défunt dans une sépulture individuelle, sur les lieux de son décès, avec peu, voire pas du tout de funérailles¹². L'existence de ces sépultures, même si elles finissent par devenir nombreuses au fil du temps – au cas où, par exemple, des membres d'une même famille se sont installés au même endroit – ne signifie cependant pas que cette famille a l'intention de fonder une nouvelle terre ancestrale. Autrement dit, les enterrements

¹⁰ Dans les récits de fondation que j'ai recueillis, il est fréquent que des villages aient été fondés par des fratries et donc, dans les cas où les frères étaient tous mariés, par plusieurs couples.

¹¹ Sur l'importance de la mémoire des origines chez les Betsileo et les pratiques généalogiques qui y sont liées, voir REGNIER à paraître.

¹² Quelques mois après l'enterrement, la famille organisera néanmoins des funérailles sur une *tanindrazana*, mais celles-ci se tiendront en l'absence du corps du défunt, qui ne sera pas exhumé pour l'occasion. Ces funérailles sans défunt et retardées sont appelées *vokapaty*. Elles permettent aux familles d'avoir le temps de trouver les moyens d'organiser des funérailles dignes de ce nom. Sur l'enterrement individuel et le rapatriement dans une tombe collective, voir PARKER PEARSON et REGNIER à paraître.

temporaires et les sépultures individuelles ne constituent généralement pas une étape dans le processus d'une nouvelle fondation. Dans ce cas, les morts sont précisément enterrés dans des cercueils de bois individuels (*vatapaty*) afin qu'ils puissent être rapatriés aisément vers une tombe ancestrale dans un futur proche.

Pour revenir à l'exemple des trois frères, leur intention de fonder une nouvelle *tanindrazana* est devenue manifeste lorsqu'ils ont exprimé l'intention de construire un tombeau collectif afin d'y être enterrés avec leurs enfants. Il est important de souligner que tous les Betsileo ne veulent pas nécessairement construire une tombe sur leur nouveau lieu de résidence. Certaines familles préfèrent en effet garder le lien avec leurs *tanindrazana* d'origine et continuer d'y enterrer leurs morts longtemps après les avoir quittées. J'ai rencontré ainsi des Betsileo dont l'arrière-grand-père avait migré pour le sud de Madagascar, dans la région de Betroka, loin du pays betsileo. Bien que plusieurs générations se soient succédé depuis la migration initiale de l'arrière-grand-père, ses descendants continuent d'enterrer leurs morts dans des sépultures individuelles à Betroka, avec l'intention de les ramener sur les *tanindrazana*. Tous les dix ans environ, les membres de cette famille se cotisent pour organiser le rapatriement des morts vers les tombes ancestrales des *tanindrazana*, et principalement vers la tombe située au nord d'Ambalavao, où est enterré l'ancêtre qui avait choisi de migrer à Betroka¹³.

Comme je l'ai déjà évoqué, franchir le pas de construire une nouvelle tombe collective pour soi-même et ses descendants est loin d'être un acte anodin pour des Betsileo, car il marque une volonté d'opérer une forme de rupture avec les membres de la famille restés sur les terres ancestrales. Ceux-ci risquent de se dire : « ils ne veulent plus être enterrés avec nous. » Une telle phrase, pour les Betsileo, est lourde de signification. Elle exprime le regret de voir des personnes couper un type de lien familial – l'appartenance à une même tombe ancestrale – qui est souvent conçu comme sacré et au-dessus de toutes les autres formes de parenté. Pour un Betsileo, la pire sanction sociale est en effet d'être exclu de la tombe ancestrale par les aînés du groupe.

Si le pas de construire une nouvelle tombe est difficile à franchir, il est néanmoins régulièrement franchi pour diverses raisons. L'éloignement géographique avec les *tanindrazana* peut conduire, à terme, à ce que les relations familiales se distendent. Ou bien des mésententes familiales peuvent précipiter la rupture des relations. Ou bien encore quelqu'un s'est enrichi et décide de financer seul la construction d'une tombe ; cette construction devient alors une façon d'affirmer son nouveau statut social au sein de son groupe.

Cependant la construction d'une tombe collective n'est pas suffisante, car il faut que la tombe devienne *ancestrale*. Pour cela, elle doit contenir des ancêtres, c'est-à-dire des morts appartenant à une génération antérieure à celle qui construit la tombe. Rapidement après la construction d'une nouvelle tombe¹⁴, il faut donc organiser une cérémonie funéraire appelée *vadipaisa*, durant laquelle des morts vont être transportés depuis les tombes des *tanindrazana* d'origine vers la tombe nouvellement construite de la *tanindrazana* en cours de fondation. Il va sans dire que de tels transferts d'ancêtres nécessitent de longues négociations au sein de la famille, car ceux qui vivent sur les *tanindrazana* d'origine rechignent souvent à laisser partir des ancêtres et à voir leurs tombes se vider¹⁵. Néanmoins, lorsqu'il peut être effectué, c'est

¹³ Dans ce cas précis, c'est peut-être aussi le désir d'être enterré en pays betsileo, et pas seulement celui d'être enterré dans une tombe ancestrale, qui pousse les descendants à continuer de rapatrier leurs morts vers les *tanindrazana*. Mais ce n'est en aucun cas exceptionnel. Pour les Tsimihety du nord de Madagascar, Peter J. Wilson rapporte qu'il faut résider au moins trois générations sur de nouvelles terres avant de pouvoir y construire une nouvelle tombe (WILSON 1992, p. 43).

¹⁴ Une tombe vide est réputée porter malheur, car on dit qu'elle attire les morts.

¹⁵ Il n'est pas toujours possible de transférer des ancêtres d'une tombe à l'autre en raison de la difficulté à distinguer leurs ossements de ceux des autres occupants de la tombe (REGNIER 2015).

bien le transfert d'ancêtres qui permet de faire de la nouvelle tombe une tombe véritablement *ancestrale*. La cérémonie du *vadipaisa* marque donc rituellement la fondation d'une nouvelle terre ancestrale, car elle mène à son terme un processus de rupture avec les *tanindrazana* d'origine.

Une telle rupture cependant ne sera jamais aussi nette et définitive que mon propos pourrait laisser penser. On pourrait croire, en effet, que les descendants des fondateurs devront tous, dorénavant, être enterrés dans la nouvelle tombe. Tel n'est pas le cas, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, en vertu de la liberté de préférer une affiliation à une *tanindrazana* plutôt qu'à une autre, les descendants pourront toujours se tourner vers les tombes d'un de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents, par exemple. S'ils en expriment le souhait, ils pourront donc être enterrés dans une tombe située sur une *tanindrazana* d'origine. D'autre part, il est fréquent dans le Sud betsileo de « partager les morts » entre les groupes maternels et paternels ; c'est-à-dire que l'on répartit les enfants d'un couple, lorsqu'ils décèdent, entre les différentes tombes des *tanindrazana* du père et de la mère¹⁶. On le voit, la liberté d'affiliation individuelle tout autant que le partage interfamilial des morts entraînera inexorablement une dispersion des morts dans d'autres tombes que celle nouvellement construite par les fondateurs.

CONCLUSION

Je voudrais souligner pour conclure que, malgré son importance dans le processus que j'ai décrit ci-dessus, la seule construction d'une tombe ancestrale ne suffit pas à faire d'un nouveau lieu de résidence une *tanindrazana*. La tombe est en effet une condition nécessaire, mais non suffisante pour transformer le lieu de manière à ce que les individus s'y sentent profondément « connectés », si l'on peut dire. La fondation d'une *tanindrazana* implique également une dimension performative importante. Elle requiert, de la part des fondateurs et de leurs descendants, la poursuite d'activités comme le travail de la terre, l'élevage de zébus, la construction d'enclos (*vala*), l'établissement de nouveaux foyers, la construction de maisons, la procréation et l'accumulation d'ancêtres dans une tombe. Ces activités doivent nécessairement s'inscrire dans une longue durée ; de cette façon, elles donnent une profondeur historique et un vécu au lieu. Par ailleurs, les cas de disputes familiales mis à part, la rupture avec les autres *tanindrazana* ne peut se faire que de façon très progressive et prudente, afin de ne heurter ou fâcher personne au cours du processus d'émancipation. C'est pourquoi la fondation d'une nouvelle *tanindrazana* prend nécessairement beaucoup de temps, souvent plusieurs générations. Il n'est pas possible de fonder une terre ancestrale rapidement.

Du point de vue des Betsileo, l'affiliation à une *tanindrazana* ne représente pas seulement un « poids du passé¹⁷ » synonyme de beaucoup de contraintes – parce qu'il faut y suivre les coutumes des ancêtres (*fombandrazana*), et notamment leurs tabous (*fady*), qui peuvent être vus comme des freins ou des obstacles aux initiatives¹⁸ –, mais elle permet aussi de mettre en œuvre une agentivité (*agency*) spécifique. En effet, l'affiliation à une *tanindrazana* n'empêche pas les initiatives individuelles et ne restreint pas les choix subjectifs concernant l'investissement personnel dans les autres *tanindrazana*. Comme je l'ai expliqué, chacun peut, dans une certaine mesure, se choisir des *tanindrazana* sur lesquelles s'investir et passer de l'une à l'autre comme bon lui semble¹⁹. Et comme nous l'avons vu, chacun peut aussi relever le défi de fonder une nouvelle *tanindrazana* pour soi-même et ses descendants, malgré les

¹⁶ REGNIER 2014b.

¹⁷ LAMBEK 2002.

¹⁸ ASTUTI 2007.

¹⁹ Sur la parenté comme expérience de liberté personnelle et source de libération, voir WILSON 1992, p. 122-123.

difficultés inhérentes à un tel projet. À mon sens, la raison principale pour laquelle la construction d'une nouvelle tombe et le transfert d'ancêtres sont des étapes clés de la *fondation* d'une terre ancestrale – ainsi que des éléments clés de la *représentation* betsileo d'une telle fondation – est qu'ils sont avant tout les marqueurs publics et hautement symboliques de la réussite d'une forme de rupture – moralement délicate et difficile à négocier – avec les groupes des *tanindrazana* d'origine. Une tombe betsileo construite sur un nouveau lieu de résidence constitue à la fois le symbole d'une émancipation réussie – celle des fondateurs – et celui de l'apparition d'un nouvel ensemble d'obligations sociales au sein duquel s'exercera la liberté personnelle de plusieurs générations de descendants.

Bibliographie

- ASTUTI R. (2007), « La moralité des conventions. Tabous ancestraux à Madagascar », *Terrain*, 48, p. 101-112.
- BELLWOOD P. (1996), « Hierarchy, Founder Ideology and Austronesian Expansion », in FOX J. et SATHER C., éd., *Origins, Ancestry and Alliance: Explorations in Austronesian Ethnography*. Canberra, Australian National University Press, p. 18-40.
- BLOCH M. (2008), « Why Religion is Nothing Special but is Central », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, 363, 1499, p. 2055-2061.
- DUBOIS H. (1938), *Monographie des Betsileo (Madagascar)*, Paris, Institut d'Ethnologie.
- KOTTAK C. (1980), *The Past in the Present: history, ecology, and variation in Highland Madagascar*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- LAMBEK M. (2002), *The Weight of the Past: living with history in Mahajanga, Madagascar*, New York, Palgrave Macmillan.
- PARKER PEARSON M. et REGNIER D. (à paraître). « Collective and Single Burial in Madagascar », in SCHMITT A., DEDERIX S. et CREVECOEUR I., éd., *Gathered in Death: archaeological and ethnological perspectives on collective burial and social organisation*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain.
- RAHERISOANJATO D. (1988), « Le vala du pays betsileo (XVIII^e-XX^e siècle) », *Omalysy Anio*, 27, p. 93-101.
- REGNIER D. (2012), *Why not Marry them? History, Essentialism and the Condition of Slave Descendants among the Southern Betsileo (Madagascar)*, Thèse de doctorat, Londres, London School of Economics and Political Science.
- (2014a), « Les esclaves morts et leur invocation dans les rituels du Sud betsileo », *Études océan Indien*, 51-52, p. 253-276.
- (2014b), « Pourquoi ne pas les épouser ? L'évitement du mariage avec les descendants d'esclaves dans le Sud betsileo (Madagascar) », *Études rurales*, 194, p. 103-122.
- (2015), « Tombes ancestrales et super mariages chez les Betsileo de Madagascar », in DELAPLACE G. et VALENTIN Fr., éd., *Le Funéraire. Mémoire, Protocoles, Monuments*, Paris, Éd. de Boccard, p. 117-124.
- (2016), « Naming and Name Changing in Postcolonial Madagascar », *Pacific Studies*, 39, 1-2, p. 201-215.
- (à paraître), « Forever Slaves ? Inequality, Uncleanliness and the Vigilance about Origins in the Southern Highlands of Madagascar ».
- WILSON P. J. (1992). *Freedom by a Hair's Breadth: Tsimihety in Madagascar*, Ann Arbor, University of Michigan Press.